

Trois résistances

par Ivan Maffezzini

À propos de *Résistances*¹.

À Freud

Il peut arriver qu'on se dise que Derrida n'est pas complètement en contrôle de la situation, qu'il *dissémine* des concepts dont la *trace* est pratiquement inanalysable, qu'il jette un regard désabusé sur les *restes*, mais pas dans une conférence où, en termes très simples et sentis, il oppose la déconstruction à tout genre d'*analyse* et, plus particulièrement, à la psychanalyse. Surtout pas à la fin de la conférence sur les résistances « de » et « à » la psychanalyse. Il termine donc en citant un passage de *Faust* où Méphistophélès, déguisé en Faust, montre à un étudiant venu demander conseil que la compréhension que les philosophes ont du monde, vient toujours après. Après l'action. Après coup.

Il introduit la citation en écrivant qu'elle est une « traduction convenue ». Pourquoi désigne-t-il ainsi la traduction de Nerval, lui qui des conventions ne s'est jamais fait le défenseur ? Y a-t-il une critique subtile qui m'échappe ? Sans doute. La voilà : *Il est de fait que la fabrique des pensées est comme un métier de tisserand, où un mouvement de pied agite des milliers de fils, où la navette monte et descend sans cesse, où les fils glissent invisibles, où mille nœuds se forment d'un seul coup*² : le philosophe entre ensuite, et vous démontre qu'il doit en être

¹ Jacques Derrida, *Résistances*, Galilée, 1996.

² Toutes les citations sont en italique.

ainsi : le premier est cela, le deuxième est cela, donc le troisième et le quatrième (...) Les étudiants de tous les pays prisent fort ce raisonnement, et aucun d'eux pourtant n'est devenu tisserand.

Il aurait pu poursuivre la citation, mais il ne l'a pas fait. Il aurait dû, parce que dans la suite le faux Faust introduit la chimie, cette science qui tant inspira Freud. Je terminerai à sa place, mais avec une traduction « non convenue » :

*Qui veut connaître et peindre le vivant
N'en doit d'abord chasser l'esprit fervent ;
Car, s'il possède en sa main les parties,
L'âme liante hélas ! en est partie.
« La nature en nos mains », dit la chimie... Eh ! Quoi ?
Elle-même se raille, et n'en sait le pourquoi.*

Probablement l'auteur n'a pas cité ce passage parce que les paroles de Méphistophélès sont trop convenues et trop facilement critiques de l'approche analytique qui n'est pas seulement au fondement de la chimie ou de la psychanalyse. L'analyse est interminable non seulement à cause de ce que Freud écrit, mais aussi pour ce que Méphistophélès nous dit : si elle se terminait, si elle trouvait les éléments ultimes, elle se retrouverait avec une poignée de cendres. Derrida pense plutôt comme Méphistophélès que comme Freud : *c'est parce qu'il n'y a pas d'éléments indivisibles ou d'origine simple que l'analyse est interminable*. Si Derrida avait poursuivi la citation, il aurait dû considérer que la chimie a fait beaucoup de route, et pas toujours fausse, depuis ses débuts à l'époque de Goethe et que, même en chimie, l'analyse est interminable quand elle s'appuie sur la mécanique quantique : si on analyse les atomes, on trouve un noyau entouré d'électrons, si on délie le noyau, on trouve des protons et des neutrons, si on défait les protons, on a des quarks... Comme

quoi les ressemblances entre la mécanique quantique et la psychanalyse se situent bien ailleurs que là où une connaissance superficielle des deux la fait apparaître³. S'il avait cité tout le passage, il n'aurait pas pu écrire comme il le fait à la page 42 : *Rien n'est plus éloigné de la déconstruction, malgré quelques apparences, rien ne lui est plus étranger que la chimie, cette science des simples*. Mais il devait l'écrire. Pour souligner la différence entre sa philosophie et la psychanalyse, cette « science » que Freud dit, pour de mauvaises raisons, sœur de la chimie. Une attaque en règle comme Derrida sait le faire : par le travers et avec ambivalence. Une attaque qui se mue en résistance, en résistance active, armée. Mais ce type de résistance est-il encore une résistance ? Seulement si on pense à la *Résistance* contre les Allemands : « Le plus beau mot de la politique et de l'histoire de ce pays [la France]. » La vraie résistance, contre les Nazis, pas celle de la philosophie qui, comme disait Goethe par la bouche de Méphistophélès, vient toujours après, et qui, en France s'oppose souvent aux philosophes allemands et, en particulier, à Kant, Hegel, Husserl, Heidegger et Freud⁴, les *philosophes de la tradition de l'analyse* auxquels la déconstruction demande des explications. Auxquels elle résiste ; qu'elle attaque. Une tradition, celle de l'analyse, qui délie, simplifie, va chercher les origines mais qui ne peut que trouver un ombilic au nœud indénouable, comme celui du rêve ou de la vie. Un nœud qui résiste et qui ne peut que résister à toute tentative de dénouement analytique : la psychanalyse existe parce qu'il y a résistance. Seulement pour cela.

³ Je fais, bien sûr, allusion à l'indétermination, si galvaudée.

⁴ C'est moi qui ai ajouté Freud, parce qu'il me semble injuste qu'il l'ait oublié dans le paragraphe sur la tradition analytique, même si elle est philosophique.

Après Freud, Lacan (et après, difficile à imaginer ?, Foucault).

À Lacan

Il s'agit d'un discours prononcé par Derrida dans le cadre d'une rencontre organisée à l'Unesco et intitulée *Lacan avec les philosophes. Différence*, ce mot qui circule désormais dans l'indifférence la plus totale dans d'innombrables textes, thèses et essais qui polluent la scène éditoriale française, et pas seulement française, ne pouvait pas ne pas se montrer, sous son meilleur jour, dans une conférence où Derrida résiste-attaque Lacan. Le service est à Lacan : *la différence entre lui [Derrida] et moi, c'est qu'il n'a pas affaire à des gens qui souffrent*. Et maintenant, à Derrida : *La différence [...] c'est que, formule à entendre comme il plaira, le manque [sa marotte] n'a pas sa place dans la dissémination [ma marotte]*. Je ne connais pas de commentaires de Lacan⁵ sur l'affirmation de Derrida, par contre les considérations de Derrida sur l'affirmation de Lacan qu'on vient de citer figurent à la page 86 de *Résistances : Qu'en savait-il ? Très imprudent. Il ne pouvait pas tranquillement dire cela, et le savoir, qu'à ne se référer ni à la souffrance [...] ni au transfert, c'est-à-dire à l'amour qui n'a jamais eu besoin de la situation analytique pour faire des siennes*. Mais, alors, que veut-il dire, Lacan ? *Il faisait donc de la clinique institutionnalisée sur un certain mode, et des règles de la situation analytique, un critère de compétence absolue pour parler – de tout ça*. Ce Lacan, qui voulait, semble-t-il, entrer dans l'université, avait certainement un rapport très simple aux institutions. Il voulait détruire les mauvaises pour pouvoir bâtir la « bonne » – la sienne – où la vérité

⁵ L'affirmation de Derrida est tirée d'un texte de 1975. Six ans avant la mort de Lacan.

vit et prospère ; où on sait de quoi on parle quand on parle de souffrance. On le sait parce qu'on est dedans, dans l'institution. Parce que quand *mille nœuds criblent le fil[s] invisible*, le philosophe-Lacan *démontre qu'il doit en être ainsi*. Et c'est à Derrida, moins institutionnalisé et institutionnalisable que Lacan, de renchérir, de régler ses comptes : *Que je n'aie jamais été en analyse, au sens institutionnel de la situation analytique, ne m'empêche pas d'être ici ou là, de façon peu comptable, analysant et analyste à mes heures et à ma manière. Comme tout le monde. Comment interpréter, à la lumière aussi de la conférence précédente, cet hommage : Lacan est un philosophe tellement plus averti que Freud, tellement plus philosophe que lui ? Peut-être faut-il ne pas l'interpréter : laisser l'interprétation en suspens et suivre Derrida dans son analyse de la bévue du « maître de vérité⁶ » : Comment pouvait-il insister à deux reprises sur mon statut réel de non-analyste institutionnel et sur mon statut à tort supposé par lui d'analysant institutionnel, alors qu'il aurait dû être le premier à soupçonner les limites ou les bords de ces sites, à faire attention aux nœuds surnoués de cette invagination⁷ ?*

Je crains que les extraits et le ton choisis donnent l'impression d'une opposition, d'une polémique⁸ trop forte *aux esprits qui [croient] que je m'opposais ou que je donnais tort à Lacan*. Le fond soutient une chose tout autre, bien plus froide et dépourvue de polémique : *Donc non seulement je ne critiquais pas Lacan mais je n'écrivais même pas sur Lacan ou sur un texte de Lacan [...] J'étais par mon écriture engagé dans une scène [...] pas*

⁶ Maître de vérité en tant qu'analysant, bien sûr ! Mais qui aurait pu en douter ?

⁷ Pas mal. Vraiment pas mal !

⁸ Ou poleros : néologisme forgé dans la conférence précédente pour indiquer un rapport de force et une séduction qui naît de l'union de *politique*, *polemos* et *eros*.

fermable, pas cadrable. Au-delà de Lacan. Est-ce que Derrida ne pardonne pas à Lacan son *phallogocentrisme* ? Sans doute. Mais peut-on pardonner quoi que ce soit à un « maître de vérité » ?

À Foucault

Il y a des couples manqués comme Gide et Proust, fictifs comme Sartre et de Beauvoir, des couplets comme les frères Goncourt, des couples mythiques comme Joyce et Becket, infernaux comme Barak et Arafat, ennuyeux comme Jésus et Gandhi, heureux comme Jane Mansfield et le Marsupilami, des couples impossibles comme Nietzsche et Freud. Derrida, appelle *couple étrange* celui que forment Nietzsche et Freud, ce couple que trop de voyeurs nous assurent avoir vu ensemble. Même Foucault se laisse prendre au piège de la facile facilité pendant quelques lignes et met Nietzsche et Freud ensemble, *du bon côté*, comme le souligne ironiquement Derrida. Seulement pendant quelques lignes, quelques pas ; après, Nietzsche reste avec Hölderlin, Nerval et Artaud, « les bons », tandis que Freud se promène bras-dessus bras-dessous avec Pinel.

La troisième conférence de *Résistances*, Derrida la prononça en novembre 1991, à l'occasion du trentième anniversaire de *l'Histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault. La conférence la plus chargée émotionnellement et intellectuellement des trois, où la critique philosophique et le dialogue entre pairs ne s'enlisent jamais dans l'anecdote et l'ironie facile. Un dialogue pas seulement entre pairs. Entre amis. Même s'il dit que non, Derrida continue à régler ses comptes avec Foucault, sans hargne, sans agressivité, avec classe, il faut l'admettre, comme on règle des comptes avec un vieil ami dont l'amitié s'est *obscurcie* sans que

l'admiration soit altérée. Et c'est Freud le pivot autour duquel tourne la conférence. Un Freud que, au dire de Derrida, Foucault déplace de part et d'autre d'une ligne de partage qui, tout en étant assez floue, sépare les bons des mauvais. Le *bon génie* de Freud – celui qui met la parole au centre et s'oppose aux réductionnismes biologique et évolutionniste ; et le *mauvais génie* – celui qui a continué à mettre au centre la pensée médicale, celui qui a transféré les murs de l'asile dans le rapport psychanalytique. Dans l'institution psychanalytique. Derrida ne limite pas l'analyse du mouvement pour et contre Freud (plutôt plus *contre* que *pour*) seulement à *l'Histoire de la folie*, il considère aussi *Les mots et les choses* et *L'histoire de la sexualité* où Freud est mis complètement K.O. : [Freud a] *relancé avec une efficacité admirable, digne des plus grands spirituels et directeurs de l'époque classique, l'injonction séculaire d'avoir à connaître le sexe et à le mettre en discours.* Ce que Derrida reproche à Foucault, c'est de ne pas être allé au-delà, au-delà, là où gît l'*Au-delà du principe de plaisir*⁹. Là où il aurait pu trouver une critique de la maîtrise et du pouvoir presque foucauldienne : *une dualité pulsionnelle sans principe.* La dualité entre principe de plaisir et pulsion de mort *n'est-ce pas ce que Freud a tenté d'opposer à tous les monismes en parlant d'une dualité pulsionnelle et d'une pulsion de mort, d'une pulsion de mort qui n'était sans doute pas étrangère à la pulsion de maîtrise ? [...] J'essaye d'imaginer encore la réponse de Foucault. Je n'y arrive pas. J'aurais tant aimé qu'il s'en charge lui-même.* À sa manière derridienne classique, de travers, il dit qu'il n'y arrive pas et puis il y arrive : *Mais en ce lieu où personne ne put répondre pour lui, désormais, dans le*

⁹ L'œuvre de Freud que Derrida considère la plus importante du point de vue philosophique.

silence absolu [...] je me risque à parier que, dans une phrase que je ne ferai pas à sa place, il aurait associé mais aussi dissocié, il aurait renvoyé dos-à-dos la maîtrise et la mort, c'est-à-dire le même, la mort comme le maître.

Après cette conférence, impossible de ne pas plonger dans Foucault.